

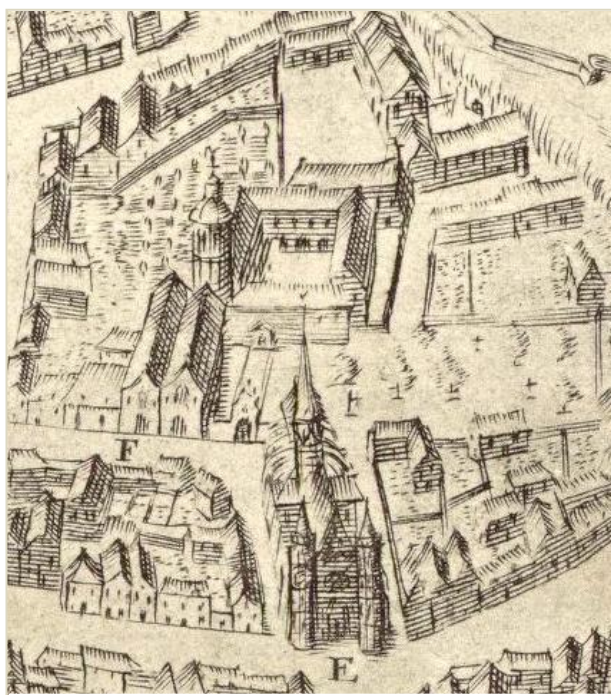
Du couvent des Cordeliers à la SICAE

Par François Callais, président de la Société historique.

Saint François d'Assise, né en 1182, fonde en 1209 une communauté vouée à la pauvreté et à la mendicité mais qui va se consacrer à la prédication et au sacrement de Pénitence. Sa règle est approuvée en 1223. François meurt en 1226, il est canonisé dès 1228. Les Frères mineurs portent une tunique de gros drap gris-noir et sont ceints d'une corde à triple noeud, d'où leur nom de cordeliers ; costume complété par un capuchon rond et une mozette (pèlerine) ronde. Le premier couvent français s'installe à Villefranche en 1210.

A la fin du XIV^e siècle on distingue les provinces de France, Bourgogne, Touraine, Aquitaine, Provence. Les Frères Mineurs se partageront entre conventuels et observants, ces derniers voulant être plus fidèles à l'esprit du fondateur.

Sans doute à la suite d'une prédication, les Frères mineurs ou Cordeliers s'installent en avril 1229 dans la maison de Raoul le Lorgne, hors les murs de Compiègne, appartenant à la paroisse Saint-Germain mais sous la juridiction de l'abbaye Saint-Corneille, Raoul de Rouvilliers étant alors abbé. En décembre 1245, ils négocient avec l'abbaye Saint-Corneille et l'église Saint-Antoine leur installation intra muros près du cimetière Saint-Antoine ; ils ont sans doute l'appui du roi et des autorités municipales car, dès l'année suivante, ils obtiennent un arbitrage sur leurs droits respectifs. La construction des premiers bâtiments est aussitôt entamée. Des religieuses augustines de Saint-Jean-Baptiste, dites aussi de Saint-Jean des Vignes ou encore nonnains de Compiègne, s'installent d'ailleurs à l'emplacement qu'ils viennent à peine de quitter.



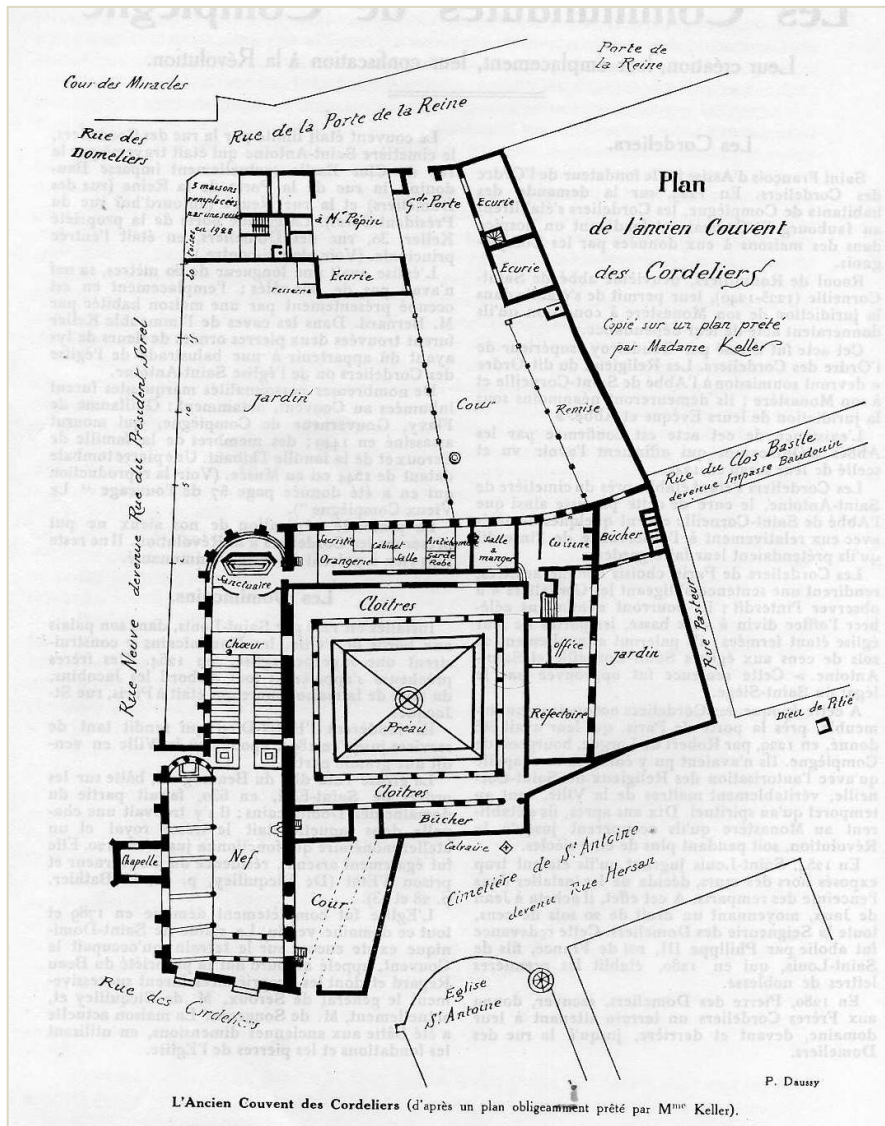
Le couvent des Cordeliers, derrière l'église Saint Antoine
Plan Jollain 1660 - BNF

Les cordeliers vont bénéficier de la protection des rois saint Louis puis Philippe le Hardi ainsi que des dons de la bourgeoisie comme des chevaliers et écuyers. En 1258, vente au roi, par Jean de Jaux, de ce qu'il a de seigneurie en Domeliers (ce nom pourrait venir d'une ancienne chapelle Saint-Hilaire), «pour édifier le lieu des frères mineurs». En 1261, un autre bourgeois vend sa maison jointive du couvent. En 1266, un écuyer exempté des droits sur son domaine toute acquisition des cordeliers pour s'agrandir. En 1280, Pierre des Dommeliers, écuyer, et sa femme donnent aux Frères Mineurs ce qu'ils possèdent en bordure de la rue des Dommeliers et leur enclos. En 1291, une Compiègnoise donne deux maisons rue des Domeliers. Le couvent finit ainsi par s'étendre sur la majeure partie du fief des Domeliers qui, ainsi que plusieurs fiefs voisins, relevait de la châtellenie de Pierrefonds.

Rappelons qu'un autre ordre mendiant, celui des Frères prêcheurs, fondés par saint Dominique, -dits en France jacobins-, s'installa en 1257 sur un emplacement donné par le roi, principalement les jardins de son château, près de la Grosse Tour et de l'ancien pont. Lors de leur adhésion à l'appel au concile lancé par Philippe le Bel contre le pape Boniface VIII, en juillet 1303, on compte 14 cordeliers contre 17 jacobins.

Le nombre des cordeliers ne semble pas avoir jamais beaucoup dépassé une quinzaine. Ils semblent être restés fidèles au voeu de pauvreté ; leur église paraît être restée relativement austère et en 1789 ils laissaient des dettes.

D'après un plan du couvent (reproduit par Daussy), les entrées de l'église et des services se situaient rue des Cordeliers, mais la grande porte se voit encore à l'actuel n° 30 rue des Domeliers. L'église, longue et étroite (58,50 mètres sur 10,50) avait sa nef, voûtée en planches et bordée à gauche d'une salle basse voûtée en pierre (29,50 sur 5,85) avec une chapelle en saillie. Autour d'un cloître se distribuaient sacristie, logis des hôtes, cuisine, réfectoire et à l'étage : bibliothèque, chambre d'hôte, seize chambres de religieux.



La tourmente révolutionnaire anéantit cette communauté religieuse, comme d'ailleurs toutes les autres, avec les cordeliers disparurent à Compiègne : l'abbaye bénédictine de Saint-Corneille et la collégiale Saint-Clément, les jacobins, les capucins, les minimes, ainsi que les carmélites, les visitandines et les bénédictines de Royallieu ; seuls les hospitaliers et les enseignants restaient trop nécessaires pour ne pas être plus ou moins tolérés. Les cordeliers subirent l'inventaire le 6 mai 1790 et la pose des scellés le 22 novembre 1790. L'ensemble des bâtiments fut vendu, le 17 février 1791, à Amédée Robert Poulain pour 26.1000 livres ; le véritable acquéreur étant Brachet, qui assura sa fortune comme entrepreneur ; il ne fut pas le seul et le modeste charpentier margnotin Boulée accumula aussi une solide fortune grâce aux chantiers révolutionnaires et finit entrepreneur des bâtiments du Roi, sous la Restauration. Brachet dirigeait les tailleurs de pierre du château, en tant qu'appareilleur en chef. C'est ainsi qu'il qu'il aurait utilisé des matériaux destinés au château mais abandonnés par suite des troubles ; il avait déjà à sa disposition ceux du couvent des cordeliers ainsi d'ailleurs que ceux des jacobins. Brachet démolit ainsi l'église et les bâtiments conventuels puis construisit l'élégant pavillon qui existe toujours au n° 30 de la rue de Domeliers, entouré de jardins qui ont une vue remarquable sur le chevet

de Saint-Antoine. On peut le comparer à l'hôtel acheté par le général de Seroux en 1800, qui abrite actuellement le musée Antoine Vivenel ; lui aussi remplace un couvent démolé par la spéculation révolutionnaire, celui des jacobins.

Brachet mourut en 1810 et cette propriété, aurait été d'abord louée 1000 F à Mme Dénoue, puis vendue le 8.11.1820 pour 25.000 F à Alexandre Charles Marie Gabriel Octave comte de Choiseul-Beaupré, elle passa ensuite à Eugène Joseph Marie Goujon, marquis de Thuisy (1836-1913). Ce collectionneur et donateur d'objets d'Extrême Orient au musée Antoine Vivenel avait épousé, en 1858, Marie Marthe Cléret de Tocqueville (1840-1907) -nièce d'Alexis- qui hérita du château de Baugy à la mort de son père, Edouard de Tocqueville (1800-1874). La propriété fut acquise en 1879 par Félicité Marie de Frézals de Bourfaut (1821-1907) mariée au comte Pierre Louis Charles Achille de Failly (1810-1892) qui devint sénateur du Second Empire et sa femme dame d'honneur de l'impératrice Eugénie. Général de division, il avait été envoyé par Napoléon III afin de protéger la Rome pontificale menacée par les partisans de l'unité italienne, il remporta la victoire de Mentana et télégraphia «Les chassepots ont fait merveille». Garibaldi s'écria : «Mentana a effacé Magenta !». Ce général fut aussi parmi les vaincus de 1870. Il mourut dans cette maison le 5 novembre 1892 ; né à Rozoy sur Serre, il était domicilié au pavillon de La Chenoye à Cuise La Motte. Signèrent comme témoins dans son Acte de décès, ses cousins, Louis Edmond de Poul et René de la Motte-Rouge, qui appartenaient à des familles compiégnaises notables. La famille est alliée, entre autres, aux Montlaur et aux Doynel de Saint-Quentin. La tombe de la famille de Failly se trouve au cimetière Nord. On y lit : *En mémoire de Ariette de Failly. Comtesse de Montlaur. Déportée politique. Morte pour la France. A Ravensbrück le 1er décembre 1844.* Selon des témoins de la scène, la comtesse de Montlaur, partant du camp de Royallieu, fut accompagnée dans les rues de Compiègne, jusqu'à la gare, par des amies qui chantaient *La Marseillaise* ; les Allemands gardaient le silence.

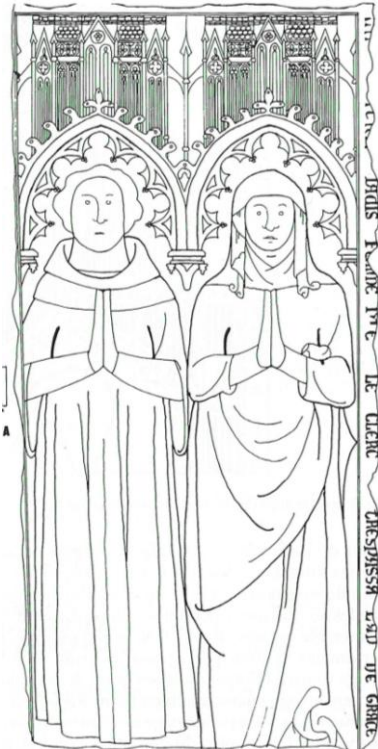
Après la mort de Mme de Failly, le commandant Keller, chef de bataillon d'infanterie, devenu après sa retraite conservateur du musée Vivenel, acheta cette maison. Il y mourut le 31 mars 1929 et c'est lui qui modifia son étage, selon les plans d'Henri Bernard. En 1918, le grand portail sur la rue des Domeliers avait été détruit, mais ensuite reconstruit. Dans les vestiges de l'abbaye donnant sur la rue des Cordeliers, se trouvait le cabinet d'architecte de Jean Desmarest, successeur d'Henri Bernard ; il fut anéanti en 1940 et sa documentation, dont deux registres de Léré, disparut alors. En 1942, madame Keller vendit son hôtel à la SICAE (Société d'intérêt collectif agricole d'électricité de l'Oise). Les SICAE, créés en 1921, ont pris la suite des coopératives d'électricité fondées par des agriculteurs pour l'électrification des communes rurales.

Le 30 rue des Domeliers est inscrit à l'inventaire des Monuments historiques depuis le 10 septembre 1941 : immeuble comprenant l'ensemble du terrain et de l'édifice dit Hôtel Keller. Les anciennes écuries, qui bordaient la cour d'entrée, ont été transformées en bureaux mais gardent leur façade. La rotonde conserve son dallage et le bureau du directeur son four à pain, seul vestige des Cordeliers. Rappelons que dans l'immeuble voisin, au numéro 32, s'abrita la Conservation des hypothèques, charge du père de Paul Claudel ; le poète y habita de 1887 à 1891 et y revint en 1919 ; d'où *Promenade en forêt*, qu'il appréciait surtout aux demi saisons : d'où *Chanson d'automne* et *Le sombre mars*, mais aussi *Vêpres à Saint-Antoine et Saint-Jacques* : «*Les grands arbres touffus, au coin d'une espèce de rempart que j'aimais tant regarder sont toujours là*». Ils couronnent encore en effet la plate-forme du rempart où se dressait le Calvaire Saint-Antoine.

Les Cordeliers n'avaient pas obtenu en 1246 le droit d'inhumation dans leur église, sauf cependant accord de la paroisse Saint-Antoine. On y trouvait pourtant de nombreuses épitaphes et divers tombeaux. Les notes d'Arthur de Marsy gardent témoignage d'une partie du mobilier de l'église. Le Maître-autel avait une table avec le Saint Esprit entre les apôtres (1640), les stalles dataient de 1556 et un vitrail avait été donné en 1420 par Pierre le Féron.

Parmi les épitaphes, A. de Marsy relève celles de Robert de Lorgne (mort en 1440) et de sa femme Aelvig de Féron (Anne Le Féron ? 1443) ; Simon le Féron (1513), fils de Walerent époux de Méline Thibault (1529) ; Jacqueline Le Féron (1552) veuve de Jean Chambellan ; Jean Le Féron, avocat au Parlement de Paris (1541),... Parmi les tombes, il relève celles de : Pierre de Leyssin, - capitaine et maître d'hôtel de Charles VII, mort accidentellement en 1475- qui avait disparu alors qu'elle aurait dû être entretenue mais, en 1766-1776, un lointain héritier obtint son rétablissement

après un long procès ; Englebert de la Marck, époux de Françoise ; Godescaux Moulier, chevalier ; Pierre Louvain tué en 1443 par Raoul de Flavy ; Raoul Pouillet et sa femme ; Iembre de Sains ; Malvant femme de Valois ; Guy de Rochechouart (1591) ; Lescrivain,...On sait par ailleurs que la plaque tombale de Jeanne Thibault avait été retrouvée 22 place du Change, morte le 3 février 1544, elle appartenait à une famille des barons fiefés de Saint-Corneille et était veuve de Thierry François, maître peintre du Roi.



En janvier 1993 la SICAE procède à des travaux, notamment à partir de sols dallés suspendus sur des pilettes ; ils étaient composés de dalles funéraires en schiste noir : des grandes et des petites découpées en hexagones, ainsi que des dalles en calcaire blanc, découpées en petits carrés ou en grands rectangles. Les tombes provenaient soit des Cordeliers soit des Jacobins (le dossier des Jacobins contredit d'ailleurs parfois le témoignage de dom Gillesson, bénédictin vivant au XVIIe siècle).

Parmi les dalles retrouvées, provenant souvent des Cordeliers, on peut citer parmi les plus remarquables en calcaire : celle de Hue le Clerc et de son mari (XIVe siècle ?) ; la partie supérieure d'une dalle (XIVe siècle ?) ; une partie supérieure avec les têtes d'un homme et d'un femme (XVIe siècle) ; un fragment de celle de dame Ricaus (XIIIe) siècle ; un fragment de celle de Catherine Salin (XIVe siècle) ; un fragment de celle de Pierre Pouillet (1349?) et de sa femme, il appartient à une famille notable de Compiègne dont un membre eut le tort de choisir le roi anglais et mourut supplicié à Paris en 1346. Parmi les dalles en schiste noir de Tournai, les deux plus belles sont celles de Messire Godescaux de Moriernes, chevalier de Lonierval, (1278) et d'Amis de Ramerue, bourgeois de Compiègne (fin XIIIe siècle) ; citons encore celle de Raoul Pouillet (1314) et Alix de Vaux (1303) ; il ne reste que des fragments de la dalle de Philippe de Beaumanoir (1296), représenté entre ses deux femmes.

Ce site de Cordeliers reste l'un des plus chargés d'histoire de Compiègne, situé qu'il est entre le rempart et l'église Saint-Antoine, non loin de la place du Change que dominait l'abbaye Saint-Corneille. Il a le grand mérite d'être préservé et vient de nous révéler une part devenue mystérieuse des générations de Compiègnois d'autrefois.

Sources et Bibliographie

- Léré (J.A.F.), *archives de la Bibliothèque Saint-Corneille VDC 197/11-5*, (l'auteur, 1761-1837, se contente de reprendre les *Antiquités de Compiègne* de dom Gillesson).
- Marsy (Arthur de), Copie de ses notes par Francis de Roucy, avec un plan du couvent, 1909, *archives de la Bibliothèque Saint-Corneille, SHC 21*. (A. de Marsy, 1843-1900).
- Morel (chanoine), «Les Nonnains de Compiègne», p. 339-354, *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. 12e, 1907. (L'auteur se réfère notamment au *Cartulaire de Saint-Corneille* et à dom Bertheau, *Preuves de l'Histoire de Compiègne*).
- Morel (chanoine), *Cartulaire de Saint-Corneille*, t. 2e, p. 71, 297, 298, 300, 312, 316, 318, 447, 462,, Société historique de Compiègne, 1909 ; t. 3e, p. 5, 86, 219, 312, 388, 462, publié par Louis Carolus-Barré, Société historique de Compiègne, 1977. rDaussy (Paul), *Le vieux Compiègne*, 1925, p. 3, rééd. La Tour Gile.
- Barré (Carolus), *Les fiefs de Compiègne relevant du château de Pierrefonds et leurs seigneurs*, «Le Fief de Domeliers» p. 36, Compiègne,1938-1939.
- Bréda Oean de), P.V. 20.8.1942, p. 57-58 (sur le procès Pierre de Leyssin en 1766-1776), *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. 22e, 1944.
- Muller (Henri), P.V., p. 48-50, (sur les Cordeliers), *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, t. 20e, 1960.

-(varii auctores), *Histoire des maisons de la rue des Domeliers*, Cahiers n°9, p. 34-39, Sauvegarde de Compiègne, 1992. **

-(varii auctores)«Inventaire et Étude d'une série de dalles funéraires médiévales et modernes à Compiègne» (Oise), p. 153-178, *Revue archéologique de Picardie*, 1.2.1996.